

**Brochures à 5 cts.**

LE BONHEUR d'une première communion.  
LE MALHEUR d'une première communion sacrilège.  
UN MOT A L'ENFANT qui se prépare à sa première communion.  
PETIT LIVRET du catéchisme de persévérance.

**Images de Première Communion**

1, 2 et 4 à la feuille. 80 cts la douzaine de feuilles.

Images, chromos, dentelles, etc., pour souvenirs du grand jour  
PRIX VARIES

**CELEBRES**

**CONVERSIONS CONTEMPORAINES**

PAR

**Le R. P. HUGUET**

1 volume in-12..... Prix franco 75 cts.

§ VI.—*Derniers combats.*

« Nous étions aux approches de Pâques. Afin de solenniser comme il convient à des enfants de Dieu et de l'Église catholique cette fête si glorieuse, mes amis s'efforçaient de redoubler de piété, et redoublaient en effet de vigilance pour eux et de prières pour moi. Un moult religieux dirigeait toutes leurs visites dans Rome, où je les accompagnais toujours : la foi et l'amour de Dieu inspiraient leurs conversations ; ils restaient plus longtemps prosternés devant les autels, et moi j'étais plus troublé et plus pressé que jamais, et plus que jamais irrésolu. J'attendais des lettres qui n'arrivaient pas ; je pensais que des catastrophes avaient éclaté depuis mon départ, et que par là peut-être Dieu commençait à me punir ; ou simplement, qu'oublié de ceux dont je me croyais aimé, j'allais faire encore une fois l'épreuve, si souvent faite, du mensonge de toutes les affections.

« J'enviais le bonheur de mes amis chrétiens qui s'aimaient d'une amitié sainte et durable, qui aimaient toujours Dieu par-dessus toutes choses, et qui vivaient continuellement dans la certitude de son amour.

« Un jour de dimanche, l'un d'eux proposa de sanctifier la soirée par une lecture pieuse : tout le monde en fut d'accord, et moi-même j'y consentis volontiers. Adolphe avait apporté de Paris quelques volumes contenant le *Carême* de Bourdaloue. Il lut le titre de plusieurs sermons : l'un aimait mieux celui-ci, l'autre celui-là. On convint de s'arrêter au choix indiqué par l'époque où nous étions, nous entrions dans la semaine sainte.

« Quoique je ne sois rien moins qu'habile dans l'art excellent de la lecture à haute voix, moitié vanité, moitié par désir de plaire à mes amis, je m'étais offert comme lecteur. Adolphe me présenta donc le livre, ouvert au sermon pour le lundi de la semaine sainte : *Sur le retardement de la pénitence*. . . . Je ne fis pas d'abord attention à ce titre, — qui surprit mes compagnons, ainsi qu'ils me l'avouèrent plus tard, et qui les rendit attentifs comme à un avis solennel que le Seigneur allait me donner en leur présence. . . . Mais je me trouvais aux prises avec une rude adversaire sur le dernier terrain où je m'étais réfugié. Chaque mot que je lisais frappait d'aplomb sur mon esprit, broyait mes prétextes, déjouait mes ruses, me convainquait de ma déraison, proclamait ma folie. Ou plutôt je ne lisais pas ; j'écoutais, avec une sorte d'effroi et de stupeur, une voix qui ne me semblait pas être la mienne, et qui, me révélant en présence de mes amis, toutes mes pensées misérables, me couvrait de honte et de confusion. Je tremblais, je balbutiais, je me sentais rougir ; mon front s'humectait de sueur. Tantôt je voulais jeter le livre et me retirer ; tantôt je voulais m'interrompre pour m'écrier que j'étais vaincu, et que je prenais l'engagement de ne plus résister à des raisons dont la force me laissait sans excuses ; tantôt je sentais les larmes me gagner ; et je continuais, à travers l'orage de ces sentiments divers, ce sermon, cet avertissement à la fois paternel et terrible, où les menaces de la mort éclataient à côté des plus douces assurances de salut si je voulais me sauver, et qui me faisait si bien sentir qu'en effet, dans la position où Dieu m'avait mis, j'avais moi-même en mes propres mains, et le don de ma grâce et la sentence de ma condamnation.

« Tout ce qui m'avait été dit, tout ce que je me disais moi-même, et tout ce que je craignais de m'avouer, Bourdaloue me le répétait à voix haute, avec l'autorité souveraine de l'Écriture Sainte, des Pères, de son propre génie, avec des paroles qui pénétraient comme des glaives ardents jusqu'au fond de ma conscience. . . .

« Mes amis eurent pitié de moi ; prétextant la fatigue d'une si longue lecture, ils m'interrompirent à la fin de la seconde partie ; et de fait, véritablement je n'en pouvais plus ; mais bien avant dans la nuit, la voix de Bourdaloue retentit à mon oreille, et le lendemain encore je l'entendais comme un tonnerre menaçant.

« Ce jour-là, si je ne me trompe, qui était le lundi de la semaine sainte ou le mardi, nous al-

lâmes entendre la messe à Saint-Pierre. Je n'entrerais jamais sans émotion dans ce temple sublime, et comme un vrai catholique à Rome, j'y faisais le bon cœur acte de dévotion. Je ne manquais pas de baisser les pieds de cette statue du Prince des Apôtres, dont le bronze en cette partie s'est usé et a pris une autre couleur au contact des lèvres fidèles qui viennent s'y poser. Quels cœurs malheureux ont donc les premiers conçu un triste plaisir à contester le sentiment si naturel qui nous porte à honorer les reliques des saints et à les invoquer devant leurs images ? J'étais, certes, libre de préjugés ; je n'étais pas chrétien encore, je refusais encore à Dieu ce qu'il me demandait essentiellement, et déjà pourtant j'aimais les saints. Mon cœur et ma raison me montraient en eux des médiateurs qu'il eût été doux et consolant d'appeler à mon secours. . . .

« Un jour, et je crois bien que c'était encore ce même mardi de la semaine sainte, Adolphe tournait autour de moi, cherchant comme toujours ou à me distraire ou à m'éclairer. J'étais assis, je lisais je ne sais quel livre, toujours n'étais-ce pas le sermon de Bourdaloue ; je lui gardais rancune. Je levais les yeux sur Adolphe, il était aisé de deviner sa pensée, et, obéissant moi-même à je ne sais quel bon mouvement que m'envoyait Dieu : « Cela vous ferait donc bien plaisir, Adolphe, si je me convertissais ? » Il ne me répondit pas ; mais je vis dans ses yeux une larme !

« Et vous, Elisabeth, soyez bête également pour le regard charmé que vous échangeâtes avec Adolphe en m'entendant parler ainsi.

« Oui, soyez bête de tous, mes chers tuteurs, pour l'aide que vous m'avez donnée en ce difficile combat. Je sais combien vous avez prié pour moi, car depuis j'ai prié pour d'autres, et avec quelle ardeur, avec quelle plénitude de tendresse et de foi le chrétien ne supplie-t-il pas Dieu de prendre et de toucher ces cœurs rebelles, qu'il lui présente sans se décourager jamais ! Soyez bête de m'avoir tant aimé, maintenant que je sais comme les chrétiens s'aiment. . . .

§ VII.—*Le Gesù.*

« C'est le nom que porte, à Rome, la maison-mère de la Société de Jésus. Là réside le général de l'ordre, et l'on y voit encore transformée en chapelle, l'humble cellule que saint Ignace habita. Mes amis avaient donné leur confiance à un religieux de cette illustre Compagnie, vieillardi chargé d'années et d'œuvres, dont la vertu et le savoir représentaient dignement dans la hiérarchie de l'ordre, toutes les qualités qui honorent ses membres français. Ils allaient souvent le voir, et quelquefois je les y avais accompagnés avec plaisir.

« Un soir, Adolphe allant au Gesù, je l'y accompagnai. Nous entrâmes chez le Père. J'avais la tête meublée de raisonnements sur le péché originel, sur les mystères, que je voulais qui me fussent bien éclairément expliqués. J'avais trouvé dans ma position, dans mes relations, dans l'intérêt de mon avenir et dans l'intérêt de mes sœurs, mille raisons péremptoires de ne pas changer de vie ; un pareil changement semblait trop exiger l'abandon de cette profession d'écrivain de laquelle seule je croyais pouvoir tirer mon existence, et que je ne sentais pas compatible avec la foi chrétienne de la façon dont je l'avais exercée. Après les premiers compliments, je priai, non sans un peu d'inquiétude, Adolphe de nous laisser seuls ; il s'empressa de céder à mon désir, et j'accompagnai, malgré moi, ce cher et honnête ami, tandis qu'il s'éloignait, d'un étrange regard, comme si c'eût été le monde et mon passé qui se fussent éloignés dans sa personne, pour m'abandonner à l'entrée d'une nouvelle vie. Le Père, ayant fermé sur lui la porte, revint seul vers moi, et, me regardant avec un sourire dont la vénérable bonté rayonne encore dans mon cœur : « Eh bien ! me dit-il, mon enfant ? — Mon Père ! lui dis-je, mon Père ! » Le cœur ne manqua, mes yeux s'obscurcirent ; et, laissant mon front tomber sur mes mains : « Ah ! mon Père ! m'écriai-je en fondant en larmes, je suis bien malheureux ! »

« Le bon vieillard s'approcha, calma mon agi-

tation par de douces paroles, me dit que l'enfant qui rentrait à la maison paternelle ne devait pleurer que de joie ; et quand je fus en état de lui répondre, nous causâmes un peu. Si je lui fis comme je me l'étais promis, des objections, elles furent courtes et je ne me les rappelle pas ; je n'en avais plus à faire. Tout ce que je me rappelle de cet instant, c'est le sourire du saint religieux, mes larmes et mon bonheur. Je ne me confessai point pourtant ce jour-là. Le Père voulant que je pusse me préparer à un acte si sérieux, remit à m'entendre au surlendemain, et je le quittai, ayant promis de revenir, mais moins engagé par ma parole que par mon cœur. . . .

« J'employai le jeudi et le vendredi saint à mon examen de conscience, suivant la méthode de saint Ignace, que le Père m'avait indiquée, c'est-à-dire m'aidant des lieux que j'avais habités, des emplois que j'avais remplis, des personnes que j'avais connues. Quoique je n'aie pas tenu grande place dans le monde, je pourrais ici garnir bien des pages des noms de ceux à qui j'ai pitié de demander. . . .

« Le moment arriva. . . . Je regardai le Père : mes yeux devaient exprimer l'incertitude où je me trouvais encore dans ce moment suprême. « Mettez-vous à genoux, me dit-il, avec la calme dignité d'un juge. »

« Je me mis à genoux et je me confessai. Oh ! combien les prêtres doivent admirer la miséricorde du Seigneur ! Mais aussi, comment, au spectacle continu de son indulgence, ne seraient-ils pas doux et indulgents ?

« Je me levai, le cœur bercé d'une joie sérieuse et paisible : non pas délivré encore, mais allégé ; non pas absous, mais bém.

« C'est un doux moment, dans la vie du chrétien, que celui où, n'étant pas tout à fait encore rentré dans la grâce de Dieu, il est assuré d'y entrer bientôt, et s'y prépare avec une joie qui n'est pas sans un mélange de crainte et de saisissement, cherchant à bien effacer jusqu'aux moindres traces de ses souillures, parfois inquiet de savoir s'il y réussira, mais plus ordinairement rempli d'une confiance surnaturelle dans la voie qui lui promet de lui rendre toute sa pureté. Déjà il parcourt l'Éden des promesses divines ; s'il n'est qu'un étranger admis par la grâce dans ce beau jardin, demain une grâce nouvelle, et qui lui est formellement assurée, l'en fera possesseur ; il sera l'enfant du maître : tout fleurira, germes, chantera pour lui. Ces amis qu'il y rencontre, seront ses frères ; il ira, pénétré d'amour et de reconnaissance et couvert de la pourpre divine, s'asseoir avec eux au banquet paternel. Que cette attente m'était chère, et de quelles beautés nouvelles Rome et toutes choses ravissaient mes yeux ! Dans ces églises où nous allions prier, je n'étais plus un vivant blasphème, j'avais depouillé l'insolence stupide de mon orgueil, et mille objets muets et muets jusque-là commençaient à m'y parler tendrement. Un sens inconnu s'éveillait en moi, qui me faisait respirer au milieu des temples je ne sais quels parfums épanchés par des fleurs invisibles, et qui donnait à leur silence des voix confuses encore, mais si douces pourtant, que jamais musique de midi sous les feuillages, ni savants accords de la lyre, ni accents inspirés de la poésie et de l'éloquence, ne m'avaient plus enchanté. Les saintes images paraissaient me suivre d'un regard fraternel ; quelquefois je contemplais la croix comme si je ne l'avais pas vue encore de toute ma vie ; et véritablement, comme je la voyais alors, je ne l'avais point encore vue. Elle faisait battre mon cœur, elle étincelait de prodiges, elle s'élevait, elle s'agrandissait, elle se perdait dans le ciel et sous mes larmes.

« Je comprenais mieux mes amis, et par cela même je les aimais mieux ; je n'étais plus tenté de leur contester les vertus que je sentais possibles à la faiblesse humaine, ayant commencé d'apprendre sous quelle sauvegarde ces vertus étaient placées. Mon indignité ne m'était plus à charge, parce que j'avais l'espoir et la sainte impatience de m'en délivrer. Un moine qui passait dans la rue, par son seul aspect, illuminait mon esprit d'une soudaine intelligence ; et mille choses que je n'avais pu concevoir m'étaient aussitôt clairement expliquées. Devant les tableaux pieux, je me plaisais à cet aimable sourire dont les saints et les anges qu'on y a représentés caressent le spectateur ; je leur disais en mon âme : Demain je reviendrai, et c'est à un frère que votre sourire s'adressera. J'étais noblement orgueilleux de toutes les gloires de la religion et de l'Église : dans l'auréole des saints, dans les cicatrices des martyrs, dans le bois et dans les flous de la croix, je retrouvais des titres de famille ; et je sentais que mon âme ne volerait jamais assez haut pour embrasser les splendeurs que Dieu m'allait prodiguer.

« Je comprenais mieux mes amis, et par cela même je les aimais mieux ; je n'étais plus tenté de leur contester les vertus que je sentais possibles à la faiblesse humaine, ayant commencé d'apprendre sous quelle sauvegarde ces vertus étaient placées. Mon indignité ne m'était plus à charge, parce que j'avais l'espoir et la sainte impatience de m'en délivrer. Un moine qui passait dans la rue, par son seul aspect, illuminait mon esprit d'une soudaine intelligence ; et mille choses que je n'avais pu concevoir m'étaient aussitôt clairement expliquées. Devant les tableaux pieux, je me plaisais à cet aimable sourire dont les saints et les anges qu'on y a représentés caressent le spectateur ; je leur disais en mon âme : Demain je reviendrai, et c'est à un frère que votre sourire s'adressera. J'étais noblement orgueilleux de toutes les gloires de la religion et de l'Église : dans l'auréole des saints, dans les cicatrices des martyrs, dans le bois et dans les flous de la croix, je retrouvais des titres de famille ; et je sentais que mon âme ne volerait jamais assez haut pour embrasser les splendeurs que Dieu m'allait prodiguer.

« Je comprenais mieux mes amis, et par cela même je les aimais mieux ; je n'étais plus tenté de leur contester les vertus que je sentais possibles à la faiblesse humaine, ayant commencé d'apprendre sous quelle sauvegarde ces vertus étaient placées. Mon indignité ne m'était plus à charge, parce que j'avais l'espoir et la sainte impatience de m'en délivrer. Un moine qui passait dans la rue, par son seul aspect, illuminait mon esprit d'une soudaine intelligence ; et mille choses que je n'avais pu concevoir m'étaient aussitôt clairement expliquées. Devant les tableaux pieux, je me plaisais à cet aimable sourire dont les saints et les anges qu'on y a représentés caressent le spectateur ; je leur disais en mon âme : Demain je reviendrai, et c'est à un frère que votre sourire s'adressera. J'étais noblement orgueilleux de toutes les gloires de la religion et de l'Église : dans l'auréole des saints, dans les cicatrices des martyrs, dans le bois et dans les flous de la croix, je retrouvais des titres de famille ; et je sentais que mon âme ne volerait jamais assez haut pour embrasser les splendeurs que Dieu m'allait prodiguer.

« Je comprenais mieux mes amis, et par cela même je les aimais mieux ; je n'étais plus tenté de leur contester les vertus que je sentais possibles à la faiblesse humaine, ayant commencé d'apprendre sous quelle sauvegarde ces vertus étaient placées. Mon indignité ne m'était plus à charge, parce que j'avais l'espoir et la sainte impatience de m'en délivrer. Un moine qui passait dans la rue, par son seul aspect, illuminait mon esprit d'une soudaine intelligence ; et mille choses que je n'avais pu concevoir m'étaient aussitôt clairement expliquées. Devant les tableaux pieux, je me plaisais à cet aimable sourire dont les saints et les anges qu'on y a représentés caressent le spectateur ; je leur disais en mon âme : Demain je reviendrai, et c'est à un frère que votre sourire s'adressera. J'étais noblement orgueilleux de toutes les gloires de la religion et de l'Église : dans l'auréole des saints, dans les cicatrices des martyrs, dans le bois et dans les flous de la croix, je retrouvais des titres de famille ; et je sentais que mon âme ne volerait jamais assez haut pour embrasser les splendeurs que Dieu m'allait prodiguer.

« Je comprenais mieux mes amis, et par cela même je les aimais mieux ; je n'étais plus tenté de leur contester les vertus que je sentais possibles à la faiblesse humaine, ayant commencé d'apprendre sous quelle sauvegarde ces vertus étaient placées. Mon indignité ne m'était plus à charge, parce que j'avais l'espoir et la sainte impatience de m'en délivrer. Un moine qui passait dans la rue, par son seul aspect, illuminait mon esprit d'une soudaine intelligence ; et mille choses que je n'avais pu concevoir m'étaient aussitôt clairement expliquées. Devant les tableaux pieux, je me plaisais à cet aimable sourire dont les saints et les anges qu'on y a représentés caressent le spectateur ; je leur disais en mon âme : Demain je reviendrai, et c'est à un frère que votre sourire s'adressera. J'étais noblement orgueilleux de toutes les gloires de la religion et de l'Église : dans l'auréole des saints, dans les cicatrices des martyrs, dans le bois et dans les flous de la croix, je retrouvais des titres de famille ; et je sentais que mon âme ne volerait jamais assez haut pour embrasser les splendeurs que Dieu m'allait prodiguer.

« Je comprenais mieux mes amis, et par cela même je les aimais mieux ; je n'étais plus tenté de leur contester les vertus que je sentais possibles à la faiblesse humaine, ayant commencé d'apprendre sous quelle sauvegarde ces vertus étaient placées. Mon indignité ne m'était plus à charge, parce que j'avais l'espoir et la sainte impatience de m'en délivrer. Un moine qui passait dans la rue, par son seul aspect, illuminait mon esprit d'une soudaine intelligence ; et mille choses que je n'avais pu concevoir m'étaient aussitôt clairement expliquées. Devant les tableaux pieux, je me plaisais à cet aimable sourire dont les saints et les anges qu'on y a représentés caressent le spectateur ; je leur disais en mon âme : Demain je reviendrai, et c'est à un frère que votre sourire s'adressera. J'étais noblement orgueilleux de toutes les gloires de la religion et de l'Église : dans l'auréole des saints, dans les cicatrices des martyrs, dans le bois et dans les flous de la croix, je retrouvais des titres de famille ; et je sentais que mon âme ne volerait jamais assez haut pour embrasser les splendeurs que Dieu m'allait prodiguer.

§ VIII.—*L'absolution et le festin eucharistique.*

« Enfin il me fut donné d'achever le lent et pénible, mais sincère aveu devant lequel j'avais reculé si longtemps. Je l'avais commencé avec des déchirements terribles, je le terminai dans le calme vivifiant de l'espérance et du repentir. A genoux au pied du saint religieux qui m'exhortait sur ma vie passée, et sur la vie nouvelle qu'il fallait mener désormais, je n'éprouvais plus ni regrets pour les choses abandonnées, ni craintes pour l'avenir. J'écoutais d'une oreille pieusement attentive les leçons de la sagesse divine ; elles portaient dans mon cœur une lumière complète ; je sentais pleinement possibles toutes les œuvres qu'elle me recommandaient ; je n'y voyais plus rien d'assujettissant, elles ne me proposaient plus rien d'obscur ; et jusqu'à cette adorable et facile parole de tant d'erreurs, tout m'était expliqué par la bonté suprême, qui n'y mettait d'autre condition que de mieux faire à l'avenir, après m'avoir donné dans ce but toutes les grâces dont j'aurais besoin. Je nourrissais une sainte confiance que je ne serais plus nuisible à mes frères, et que Dieu pousserait envers moi la miséricorde jusqu'à me délivrer, dans leurs âmes, du mal que

j'y avais jadis occasionné ; faisant de mon retour un avis salutaire, dont ceux qui m'avaient connu seraient maîtres de profiter, et que tous peut-être ne dédaigneraient pas.

« Abandonnant ce passé qui n'était plus en mon pouvoir, et sacrifiant de bon cœur les mauvaises désirs pour effacer les coupables actions, je sentis non plus le vague vouloir, mais la résolution vraie de marcher franchement dans la voie qui m'était tracée, et où je ne craignais plus de me perdre, parce qu'au lieu d'y suivre mon impuissante sagesse, j'y suivais la sagesse de Dieu, sous l'œil et sous la main de la sainte Église catholique romaine, établie par le Père des fidèles pour diriger vers lui tous ses enfants.

« J'étais dans le port, et je regardai d'un œil tranquille cette mer infime des anciennes tentations, où il ne me semblait pas que de nouvelles tempêtes fussent jamais m'éprouver.

« Je savais ce que c'est que le mal : c'est ce que Dieu défend. Vingt-quatre années j'avais vécu sans le savoir et sans pouvoir l'apprendre ; je le savais maintenant pour ne plus l'oublier, et toutes mes déceptions, et toutes mes misères, n'étaient plus un mystère où se perdait ma raison.

« Je bravais la possibilité de toutes les infirmités, sans daigner même honorer d'un regard celles qui pouvaient me menacer. Dieu intervenait visiblement dans ma vie : j'avais la foi. Je l'avais trouvée, avec toutes les consolations, avec toutes les exhortations, avec toutes les certitudes, là où l'on m'avait dit que je la trouverais. « Viens donc l'orage et le malheur ! je vaincrai par ce signe », me disais-je en contemplant le crucifix.

« Et lorsque, levant la main sur ma tête, le ministre du Seigneur prononça d'une voix douce et grave les paroles sacramentelles de la miséricorde et du pardon, je me combai plus bas en fermant l'œil d'allégresse, j'adorai le Sacré-Extrême de la clémence divine, et je compris que Dieu pouvait me pardonner, parce que je sentis le pardon.

« Le lendemain, Gustave, Adolphe et Elisabeth me conduisirent au banquet céleste de la réconciliation. C'était durant l'octave de Pâques, à la sainte basilique de Sainte-Marie-Majeure, Jésus, mon Sauveur, ayez pitié de moi, si indigne de tant de grâces, et de tous ceux pour qui je vous ai prié ce jour-là ! . . .

« Sainte-Marie-Majeure, la chère basilique où je fis cette communion qu'il m'est doux d'appeler ma première communion, est un temple, vaste et magnifique, dont la touchante histoire, lorsque je la connus, me parut avoir je ne sais quelle douceur et mystérieuse analogie avec l'acte solennel que Dieu m'avait permis d'y accomplir. . . .

Après avoir raconté la légende de *Notre Dame des Vignes*, M. Veillot ajoute :

« N'est-ce pas sur les collines de Rome et dans l'ardeur de ma jeunesse, quand le feu de toutes mes passions brûlait et désolait mon cœur, qu'un voile de pureté, tombant tout à coup sur ce cœur misérable, y a marqué les fondements d'un nouvel édifice, a permis à la foi d'y construire un temple où j'adore Dieu, où j'honore et vénère tendrement Marie ? . . . Mère des chrétiens, mon secours, mon refuge et mon espérance ! je vous ai imploré souvent dans mes chutes et dans mes angouilles, et vous ne l'avez pas oublié ; car, malgré tout, j'ai senti s'accroître envers vous ma confiance et mon amour ! Hélas ! pourquoi mon cœur n'est-il pas assez pur, assez doux, assez généreux et grand en tendresse pour que vous y soyez toujours et sainte Marie des Neiges et sainte Marie-Majeure. . . .

« Sainte-Vierge, je n'ai point la richesse et la piété des illustres souvenirs qui ont embelli votre sanctuaire ; je ne suis qu'un ouvrier indigent, et plus indigent encore, est mon âme, où le péché moissonne et ravage souvent jusqu'à l'espoir de la moisson ; cependant je suis votre, et vous m'avez donné mille preuves de votre maternel amour. C'est pourquoi j'ose vous offrir l'humide tribut de mes veilles. Voici un travail sur lequel j'ai pâti souvent depuis le soir jusqu'aux approches de l'aurore, acceptez-le, souffrez que je le dépose sur le seuil de cette basilique où votre divin fils s'est donné à moi en gage de miséricorde et de réconciliation. Pour misérable que soit la fleur, elle a poussé par votre grâce sur un terrain ingrat et maudit jadis, où ne croissait que la rance et l'ortie. Bénissez l'œuvre, bénissez surtout l'artisan, et, si j'ose vous demander une faveur, que mes lèvres puissent se poser encore une fois sur ces marbres usés par les pieds des fidèles, devant votre image vénérée. . . .

« Le démon qui comprenait tout le bien que pouvait faire ce vigoureux esprit, lui livra de rudes assauts.

« Encore ennuyé de ma victoire, je vis tout à coup reparaitre l'ennemi ; et ce fut avec une angoisse profonde qu'à ses premières attaques je me sentis, comme autrefois, faible, lâche, chancelant. Cet ennemi, c'était le passé, que j'avais cru mort et disparu pour toujours. Il se montra à mes yeux sur l'autre bord de l'abîme vers lequel je me retournais sans cesse. Il n'était plus souillé, honteux, misérable comme au jour de ma fuite et de mon renoncement, mais revêtu de jeunesse et de gloire, tendre, plaintif, touchant, et me faisait mille offres de retour. Les choses que j'avais cru pouvoir impunément rejeter disaient : Nous sommes encore là ; nous t'aimons encore. Qu'y a-t-il entre nous et ton cœur ? Une parole ! Quelle soit oubliée, et reviens : tu ne nous a point oubliés. Nous avons aussi notre sagesse, nous avons aussi notre durée ; tu vois que nous ne tombons pas comme la feuille de l'églantier, au premier vent qui s'élève ; tu sais que nous ne sommes pas en promesses : que cherches-tu qui ne soit parmi nous ?

« Mais en même temps la voix tonnante des menaces divines se faisait entendre, car les séductions ne conservaient plus ce pouvoir, qu'elles avaient naguère, de me faire perdre en un instant tout le terrain que j'avais péniblement gagné ; elles ne m'entraînaient plus du cercle lumineux